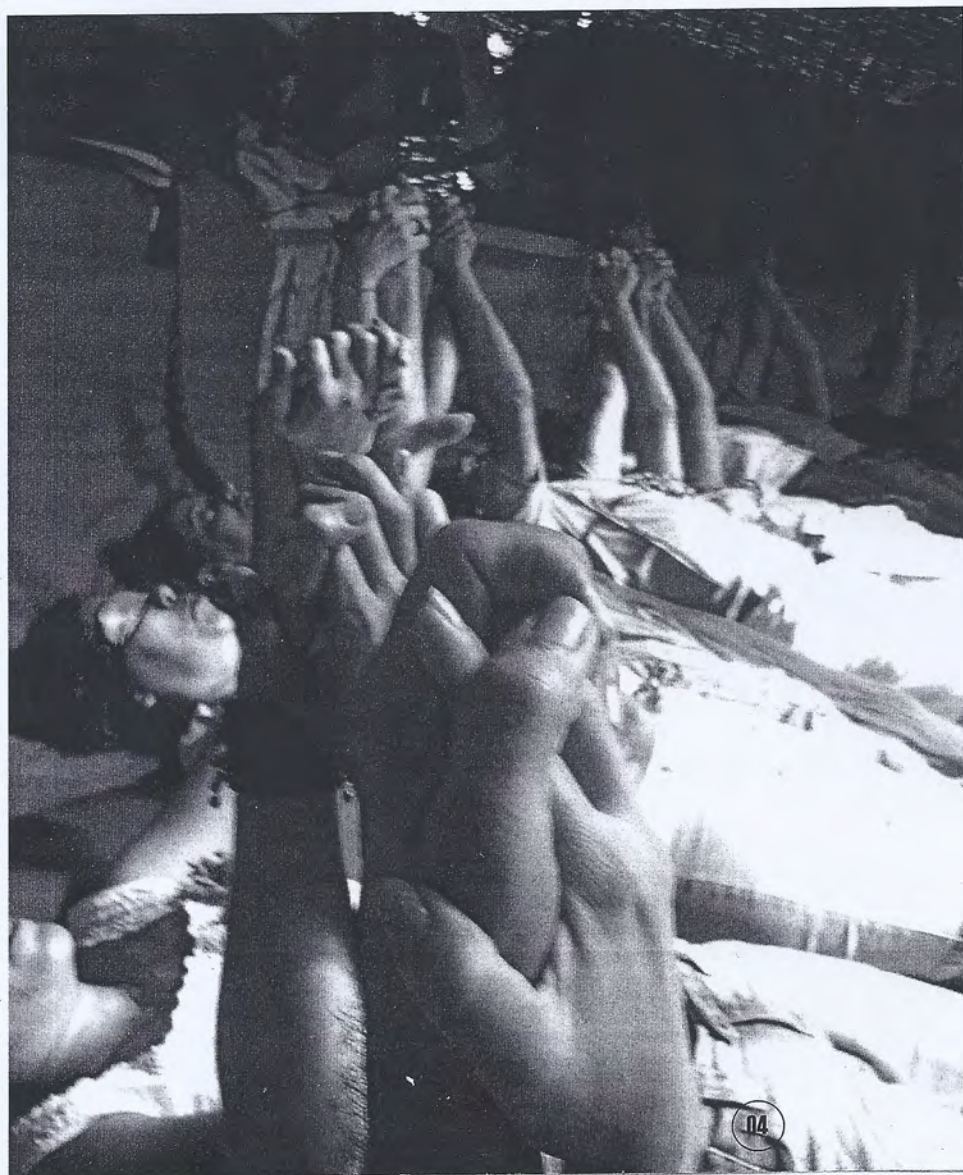


La thérapie communautaire des favelas



Adalberto Barreto est psychiatre dans les favelas brésiliennes. Au contact avec les abandonnés, il a su créer des thérapies communautaires qui remettent du lien. Formé en Europe, il pense que cette dernière a oublié son cœur. Rencontre.

"Les bull-dozers ont détruit les maisons faites en briques. Que faut-il faire pour que les maisons intérieures ne soient pas brisées et détruites ?"



Réel : Dans les favelas, c'est le sentiment d'abandon qui prédomine ?

Adalberto BARRETO : Oui, c'est ce que j'appelle les maladies de l'âme des exclus. La première est l'abandon, la deuxième c'est la violence et l'insécurité, la troisième c'est la baisse de l'estime de soi. Dans une conférence à l'UNESCO sur les débats du 21ème siècle, j'ai présenté ces trois douleurs de l'âme. Le sentiment d'abandon, c'est effectivement ce qui ressort le plus lorsque l'on travaille dans les grandes favelas du Brésil. On ne peut compter que sur soi-même.

Chaque pays a un symbole qui traduit l'âme de son peuple. Aux Etats-Unis, c'est la statue de la liberté. En France, la Tour Eiffel est un hymne au progrès. Au Brésil, c'est le Christ Rédempteur. Dans toutes les villes et villages les bâtiments les plus importants sont les églises, pour le pouvoir des morts, et les bâtiments publics pour les hommes politiques. Nous sommes doublement gouvernés.

"C'est comme si être un spécialiste c'était ne s'intéresser qu'aux choses qui ne fonctionnent pas"

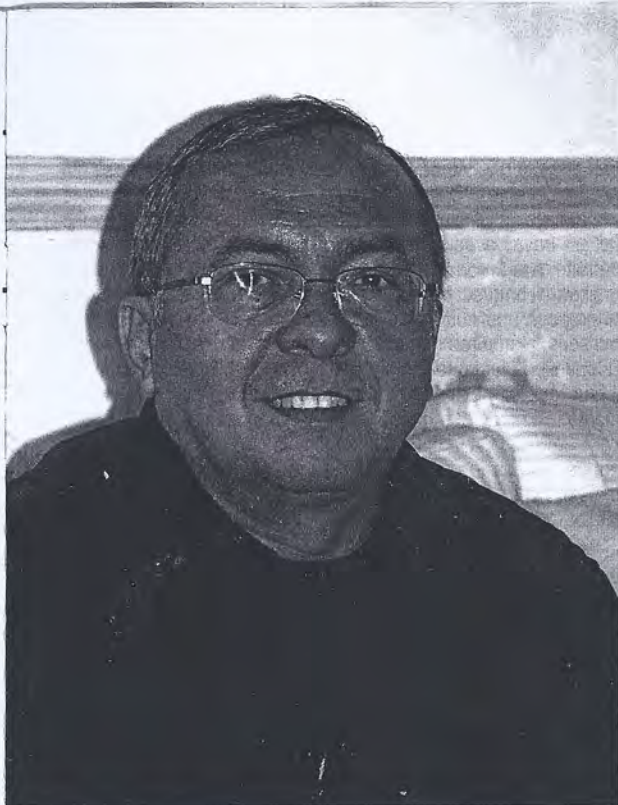
Les morts, avec tous ces esprits et tous ces dieux, agissent comme des vivants, en rassemblant les sans-espoirs et en leur redonnant envie et force de vivre.

Les gouvernements des vivants, avec les hommes politiques, agissent comme des morts. Ils ne font pas grand chose pour ces gens.

Pour beaucoup, aller vers un saint ou vers un dieu, c'est plus concret pour leur vie que d'essayer de chercher des institutions sociales.

Réel : Quand on est psychiatre formé en Europe et que l'on revient vers les favelas, comment répond-on à ce sentiment d'abandon ?

A.B. : En Europe, j'ai le sentiment que l'on est formé pour être des sauveurs de l'humanité. C'est, comme



si l'on arrivait dans une favela en disant : "Il faut faire cela". J'ai passé six ans en Europe, où j'ai passé mon doctorat d'ethnologie et de psychiatrie. Je suis arrivé au Brésil avec un savoir.

Pendant toute ma formation, j'ai ressenti l'héritage judéo-chrétien qui ne pointe que sur le péché et sur les choses négatives. C'est comme si être un spécialiste c'était ne s'intéresser qu'aux choses qui ne fonctionnent pas. Si l'on valorise trop le négatif, trop ce qui ne marche pas, on aura tendance à assister les gens, à donner. Plus on donne, plus on casse la créativité et toute possibilité de changement.

J'ai décidé d'aller voir sur place mes patients en les rassemblant. Quand je suis arrivé, il y avait 33 personnes. Je leur ai demandé pourquoi ils étaient là. Ils m'ont répondu qu'ils venaient chercher un médicament pour leur maladie. A ce moment-là je me suis rendu compte que je ne pouvais pas arriver dans une favela pleine de manques pour donner des psychotropes (que d'ailleurs je n'avais pas !). Alors, je leur ai dit que j'étais aussi là pour me soigner de mon aliénation universitaire. Je leur ai demandé : "Est-ce que vous êtes contents des médecins que vous avez ?". Ils m'ont répondu : "Non, ils ne nous écoutent pas, ils ne nous saluent pas en nous touchant la main. Ils sont toujours pressés".

"Plus on donne, plus on casse la créativité et toute possibilité de changement."

Je leur ai dit : "Je suis professeur d'Université et je ne suis pas non plus content de former des médecins qui sont loin de l'humanisation, qui sont loin de l'autre. Régler mon problème passe par une relation de communication avec vous. J'espère que chacun viendra ici pour régler son problème à lui et qu'il découvrira que cela se fera dans une relation de communication avec les autres". En leur disant cela, je plaçais la barre de mon travail.

Je ne pouvais pas arriver comme sauveur de l'humanité qui privilégierait les aspects négatifs, les manques et les maladies. Je leur ai dit : "Je suis médecin, j'ai étudié et j'ai incorporé un savoir qui me permet de vous prescrire des médicaments, mais vous aussi vous avez un savoir. Ceux qui ont l'héritage des indiens ont le savoir des indiens. Ceux qui ont l'héritage des africains ont le savoir des vieux noirs, des Orichats. En plus, si vous avez 60 ans, vous avez un savoir construit par 60 ans. Donc votre thérapie est un partage de savoirs. Chacun est docteur de son vécu".

Alors j'ai commencé à faire une sorte de consultation publique. Une femme m'a dit : "Je n'arrive pas à dormir. J'ai assisté à l'assassinat de mon mari, poignardé au cœur. Quand je ferme

les yeux pour dormir, je revois la scène et je n'arrive pas à dormir. J'ai 5 enfants et j'ai peur de perdre mon travail". A ce moment-là, j'ai sorti mes ordonnances et elle m'a dit : "Non, je n'ai même pas d'argent pour manger et si vous me donnez une ordonnance, je ne pourrai pas acheter les médicaments, c'est trop cher". J'ai pris dans la figure une sorte de "gifle énergétique". J'étais le "tout puissant" qui arrive d'Europe et qui ne peut rien faire parce qu'il a un médicament à donner et que l'autre ne peut pas l'acheter. L'Etat ne les distribue pas. J'ai compris que ce n'était pas avec des médicaments que j'allais soigner la souffrance. Je me suis dit que si je ne le pouvais pas, la communauté du groupe le pouvait. J'ai demandé : "Qui a déjà vécu des insomnies et qu'avez-vous fait pour en sortir ?". Une personne a dit : "Oui, je connais ça. J'ai réglé mon insomnie avec une tisane" et elle lui a donné la recette. Un autre a dit : "Moi, c'est un masseur qui m'a soigné" et il a donné son adresse. Une troisième personne lui a expliqué qu'elle avait réglé son insomnie en marchant, en rigolant et en criant. J'ai été étonné de voir que la communauté qui avait des problèmes avait aussi des solutions. La question que je me posais, c'était : "Pourquoi venir ici en leur apportant un savoir qui va générer la dépendance ?". S'ils ont des solutions, je peux en apporter une de plus, mais celle que j'apporte est chère et génère la dépendance. C'est mieux de leur faire voir que lorsqu'ils ont des problèmes ils ont aussi les solutions. C'est à partir de là que le travail que j'appelle "la thérapie communautaire", qui est un groupe d'écoute, de paroles et de liens, a commencé à se créer progressivement.

Réel : Cela se passe toutes les semaines ?

A.B. : Oui, tous les jeudis de 14 h à 16 h 30.

Réel : Tout peut être dit ?

A.B. : On demande de ne pas dire les secrets, de ne parler que des soucis du quotidien, de ce qui empêche de dormir. En cela, on est très ancré dans la culture brésilienne qui dit : "Lorsque la bouche se tait, les organes parlent et lorsque la bouche parle les organes se taisent". Il faut parler pour ne pas avoir à faire avec la dépression ou les insomnies.

"Lorsque la bouche se tait, les organes parlent et lorsque la bouche parle les organes se taisent"

Nous avons un certain nombre de règles : le silence, une écoute bienveillante, ne pas juger, ne pas donner de conseil, ne pas essayer d'analyser. On fait un accueil, les règles sont établies. Il y a 6 à 8 personnes qui proposent des problématiques. Lorsque les gens sont en train de parler, on demande si quelqu'un se souvient d'une poésie, d'une histoire, d'une blague ou d'une chanson et de la proposer. C'est donc très participatif.

Réel : Peut-on parler du vol ?

A.B. : Oui, mais seulement si c'est quelqu'un qui l'a vécu. On peut en parler en disant "je". On ne peut pas parler de la violence en général. On peut dire : "On m'a volé, j'ai eu peur. J'ai peur de sortir seul de la maison. J'ai peur d'une agression. Mon fils est entré dans la drogue et je ne sais pas quoi faire. Je suis déprimé. Je n'ai plus envie de vivre". On peut parler de tout et c'est le groupe qui choisit. En faisant cela, on choisit pour soi-même. Si la majorité vote pour la dépression ou pour l'insomnie, c'est parce qu'ils ont quelque chose à voir avec cela. On ne reconnaît que les choses que l'on connaît. Quand le groupe a voté, la personne parle de sa problématique et pendant 15 minutes tout le monde pose des questions pour l'aider à y voir clair. Passé ce délai, la personne reste en stand-by. A partir de là on ne s'adresse plus à elle, mais au groupe. Il y a alors des perles qui émergent. La créativité et le nouveau sont là. Aucun ne vient pour faire une thérapie pour les autres, mais pour lui-même. Chacun se rend compte que toute culture a ses ressources. L'Université et les Académies n'ont pas le privilège et l'hégémonie de la production de la connaissance. On pourrait croire qu'il y a ceux qui savent et ceux qui ne savent pas et que si l'on a beaucoup étudié on a beaucoup à dire. Mais non, on a aussi beaucoup de choses à apprendre. Je suis riche de ce que l'autre est pauvre, mais l'autre est riche de ce dont je suis pauvre. Notre proposition c'est cet échange de savoirs, sans nier l'apport scientifique, mais sans nier non plus l'apport d'un vécu parce que la carence génère l'incompétence. Je peux aimer parce que j'ai été aimé mais je peux aussi aimer parce que je n'ai pas été aimé.

"En travaillant dans la favela avec des exclus, je me suis rendu compte que les meilleurs soignants, ceux qui soignent les gens d'une façon admirable, ont tous une histoire de souffrance dans le passé."

En travaillant dans la favela avec des exclus, je me suis rendu compte que les meilleurs soignants, ceux qui soignent les gens d'une façon admirable, ont tous une histoire de souffrance dans le passé. Je pense à Saint Augustin. Ceux qui ont été mal accueillis deviennent des soignants de première grandeur. J'ai découvert cela tous les jours. Ils avaient dépassé une souffrance. Pour prendre une métaphore : l'huître qui n'a pas été blessée ne produit pas de perle. La perle est la réponse à une souffrance.

Réel : Quel est le cadre de ces thérapies communautaires ?

A.B. : En tant que professeur à la faculté de médecine, j'enseigne aux futurs médecins une discipline qui s'appelle "Santé communautaire". Dans cette Université, mon idée était de former des médecins qui aient une oreille vers ce savoir, vers une culture ouverte pour qu'ils ne soient pas emprisonnés dans leurs convictions. Toute conviction est une prison. La culture brésilienne est une culture pluraliste : pluralité des races, des conditions, des



perceptions et des conduites. Pourquoi la réduire à une seule ? Il faut travailler avec la tolérance et avec la pluralité dans une perspective complémentaire. C'est cela que j'apprends aux étudiants en médecine.

Progressivement, je me suis rendu compte qu'il fallait apporter d'autres pansements que la parole aux maladies du quotidien. Nous avons apporté un programme de l'Université qui s'appelle "Pharmacie vivante". Au sujet des plantes médicinales que les guérisseurs indiens utilisaient dans le passé, l'Université a fait des analyses pour découvrir les principes actifs et c'est devenu un programme officiel. On fait un laboratoire et, à partir de ces plantes, on a produit un sirop pour la toux et des antiseptiques. Ensuite, je me suis rendu compte que les guérisseurs étaient la première ressource dans la favela. Lorsque les gens sont malades, ils vont d'abord les voir et ils commencent à pratiquer des séances. Je les ai invités à réunir nos forces pour réduire le stress et la violence. Comme ils étaient analphabètes, je leur ai proposé de faire une formation en massothérapie. La culture brésilienne est la culture du toucher, c'est une culture où on se touche en parlant. On a donc formé ces guérisseurs à l'Université et ils sont devenus des assistants. On les appelle "Agents de santé communautaires". Ils font des massages chez les gens qui sont stressés et qui, avant, voulaient des médicaments psychotropes. Nous avons construit une hutte de santé communautaire où il y a 8 à 10 masso-thérapeutes qui sont d'anciens guérisseurs de toutes origines. On travaille la souffrance, pas la pathologie. Ce ne sont pas des guérisseurs qui prétendent guérir le cancer ou le sida ; ils soignent la souffrance de l'homme par des massages qui viennent de la culture des indiens et des africains. Progressivement, leur travail est devenu une espèce d'extension de l'Université. C'est devenu un carrefour.

"Que faut-il faire pour que les maisons intérieures ne soient pas brisées et détruites ?". Alors, les enfants ont dit : "Il faut que l'on soit unis, il faut que l'on soit ensemble, il faut résister"

Cela dure depuis 20 ans. Nous avons eu à la Mairie une femme qui est du PT (parti des travailleurs), le parti du Président Lula. Elle nous a demandé de quoi nous avions besoin. Chose très rare, nous avons pu répondre à quelqu'un du pouvoir : "Nous n'avons pas besoin de vous demander quelque chose, mais nous avons quelque chose à vous donner. Nous avons un modèle pour soigner les gens dans l'intention primaire de santé, dans le soin communautaire, qui est le massage thérapeutique et qui est aussi la thérapie communautaire et l'éveil de l'estime de soi. Nous avons mis en route un modèle qui fonctionne". Après avoir vu cela, la Mairie a décidé de l'élargir à toute la ville de Fortaleza.

Nous avons donc maintenant un complexe. Il a été construit avec l'aide et le soutien de la Mairie. On l'appelle "Maison de santé communautaire" et il est géré par les guérisseurs et les gens de la communauté. Juste à côté, dans le même espace, il y a un centre de santé avec des médecins, des infirmières et des dentistes, qui travaillent de façon complémentaire et en se soutenant.

Réel : Dans votre livre, vous citez les gens d'une tribu brésilienne qui, parce qu'ils ne savent pas lire, ont été dépossédés de leur terre. Les bulldozers sont venus et ont tout écrasé. Que fait-on dans ces moments-là pour rester en humanité, pour que cela ne dégénère pas en violence ? Sur quoi s'appuie-t-on ?

A.B. : On s'appuie sur la culture. Pour chaque destruction matérielle, une reconstruction symbolique. Je suis allé sur place avec mes étudiants et sur les débris des maisons écrasées nous avons fait une séance de thérapie communautaire. Je ne suis ni un homme politique, ni un juge, ni un avocat. Je n'y suis pas allé pour parler des questions du droit ou de la justice. Moi, je suis psychiatre ; je travaille avec la souffrance de l'âme de l'homme. Je leur ai proposé de parler autour d'une question : "On a détruit ma maison faite en briques. Comment est restée ma maison à l'intérieur de moi-même ?". Chacun a pu parler de sa souffrance. L'un a dit : "C'était 15 ans de travail. Chaque fois que je gagnais

un peu d'argent j'achetais 50 briques, puis 50 et 50 encore. C'était toute une vie de travail". Une femme a dit une phrase qui m'a bouleversé : "Depuis le jour où ils ont détruit ma maison, je vis, mais je ne vis plus en moi-même". Le lendemain, nous avons fait un travail avec les enfants, où ils ont dessiné leur maison détruite. A la fin de la séance, je leur ai dit : "Ils ont détruit votre maison en briques, mais ils n'ont pas détruit votre espoir". Je leur ai proposé une autre réflexion : "Que faut-il faire pour que les maisons intérieures ne soient pas brisées et détruites ?". Alors, ils ont dit : "Il faut que l'on soit unis, il faut que l'on soit ensemble, il faut résister". Ce n'est pas moi qui l'ai dit, ce sont eux. Ils ont ajouté : "Il faut croire que nous ne sommes pas seuls, que Dieu est avec nous". A la fin de la séance, ils ont dit : "Les bulldozers ont détruit nos maisons en briques mais ils n'ont pas détruit la maison qui est à l'intérieur de chacun de nous. Nous avons déjà les ingrédients nécessaires pour la reconstruction : c'est l'union et c'est la force d'être ensemble".

C'est une façon de travailler. Pour chaque destruction matérielle, on fait une reconstruction symbolique et culturelle. C'est une pédagogie pour ne pas nier la souffrance, pour ne pas la valoriser, ni la pointer mais pour l'accepter comme étant la matière première pour faire pousser les arbres. Les gens n'ont plus honte de parler de leur merde et je ne suis pas là pour essayer de trouver des médicaments pour la classer en forme de pathologie ou pour faire que cela pue moins. Il s'agit de la transformer.

"En Europe, je n'ai jamais vu une favela, mais j'ai retrouvé beaucoup de favelas existentielles. Je suis donc un Indien qui est fier de l'être et qui se dit que nous sommes riches de choses dont vous êtes pauvres."

Réel : Vous avez débuté cet entretien en parlant de l'abandon et de l'exclusion. Votre travail c'est de retisser du lien ?

A.B. : La pathologie des favelas c'est la pathologie des liens sociaux. Les personnes qui sont là sont des gens qui ont migré et cela engendre une série de pertes. Ils ont perdu le lien avec la terre, avec les amis, avec la famille. Beaucoup perdent leur identité et c'est la maladie mentale. Les déplacements engendrant des pertes, leur souffrance c'est de ne plus pouvoir compter sur les autres, sur sa tribu du passé. Ils sont paumés dans l'abandon. Ce que l'on propose, c'est de tisser du lien. Ce n'est pas pour soigner, ce n'est pas de la psychothérapie, c'est de la thérapie communautaire. Il n'y a pas de thérapeute, c'est le groupe qui est thérapeutique et qui les soutient. C'est cela notre travail.

Les habitants des favelas ont très peu de liens. A la question : "Si vous avez besoin d'aller dans un hôpital, savez-vous où aller ?". La réponse était : "Non". "Si vous devez aller dans un Centre de santé, avez-vous quelqu'un pour vous accompagner ?", la réponse était : "Non", etc... Ils avaient très peu de liens. Nous avons fait une analyse sur 12.000 questionnaires. Chaque personne qui a participé à des séances d'analyse communautaire a vu sa capacité de liens augmenter.

Les gens ont changé parce qu'ils ne se sentent plus seuls. La meilleure façon de lutter contre l'abandon c'est de s'adopter et de rencontrer du lien.

L'Organisation Mondiale de la Santé a déjà montré et prouvé que lorsqu'un groupe ou des gens sont dans un état de souffrance, la mesure la plus efficace ce n'est pas la distribution de médicaments, ce n'est pas la présence de spécialistes, c'est le soutien du groupe. C'est pour cela que c'est une façon de travailler qui n'est pas en compétition avec un modèle de santé officiel, c'est complémentaire.

Réel : A la fin de vos séances, s'établit-il un contact physique ?

A.B. : La dimension culturelle brésilienne est le lien avec le passé. La psychanalyse est basée sur les mythes grecs. C'est une bonne chose et je ne suis pas contre, mais au Brésil j'ai essayé de me baser aussi sur les mythes des indiens. Il y a une ethnie qui s'appelle Tremembé. Les Tremembés ont des danses qui imitent les animaux. Il y a une danse sur l'araignée. En tant qu'ethnologue, cela m'a étonné de voir que l'araignée méritait une danse spéciale. Pourquoi était-elle si célébrée ? Je me suis

rendu compte, en faisant des analyses, que l'Indien sans sa terre c'est comme une araignée sans sa toile. De la même façon que l'araignée a besoin de sa toile pour vivre et pour se nourrir, les gens ont besoin de liens avec le passé, le présent, la culture, etc... C'est une des bases de notre travail. Les axes théoriques de notre travail c'est la pensée systémique, la théorie de la communication de Paul Watzlawick, l'anthropologie culturelle, la résilience et la pédagogie de Paulo Freire (pédagogue Brésilien). Dans ce sens là, on finit nos réunions en disant : "On va faire une toile humaine et on va se balancer en se tenant les uns aux autres par les épaules". A ce moment-là, on se dit : "Voilà le mouvement de la vie". Il faut sortir des positions raides, rigides, dures. C'est tout un ensemble de convictions. On laisse balancer son corps pour que la tête se balance aussi. C'est de cette façon là que l'on finit les séances, en se donnant la main et en se balançant. On demande alors aux gens ce qu'ils ont appris de la séance du jour et les réponses viennent de partout.

Réel : L'église brésilienne vous suit-elle ou est-elle réticente ?

A.B. : Au départ, on a commencé en travaillant avec l'Eglise. Pour institutionnaliser les choses, mon Université a passé un accord avec la CNBB (la Pastorale de l'Enfance) et j'ai commencé une coopération avec eux. Je suis arrivé à fournir environ 3000 thérapeutes communautaires qui intervenaient, à l'époque, dans 12 Etats brésiliens.

Ensuite, ce sont les maires des villes qui ont pris le relais. Aujourd'hui, 10.000 thérapeutes ont été formés. La mairie de Sao Paulo a pris le modèle comme politique publique, puis Londrina qui est une grande ville, Salvador de Bahia, maintenant Fortaleza et Brasilia. Actuellement nous sommes dans tous les Etats du Brésil, pour répondre aux besoins des mairies et du Ministère de la Santé.

Donc, si nous avons commencé avec l'Eglise, nous continuons avec l'Etat.

Réel : Vous avez écrit "l'Indien qui est en moi". Quand il est en Europe, que voit l'Indien qui est en vous ?

A.B. : En Europe, je n'ai jamais vu une favela, mais j'ai retrouvé beaucoup de favelas existentielles, des gens qui ont perdu le sens de l'humour et le sens du toucher. Je suis donc un Indien qui est fier de l'être et qui se dit que nous sommes riches de choses dont vous êtes pauvres. Je me souviens qu'à l'époque, lorsque je suis venu en 1976, je m'étais dit : "Voilà, je vais



Adalberto Barreto reçoit des mains de Lula, Président du Brésil : "Le mérite pour la valorisation de la vie"

faire une formation et je vais apprendre toutes les méthodes, toutes les techniques, les psychothérapies les plus avancées. Je me suis inscrit pour faire une formation qui était très chère, pour 5 jours avec 22 personnes. La technique la plus développée était de se toucher. On se regardait et on se demandait si on pouvait s'embrasser. Ensuite, on parlait pour dire comment on se sentait d'avoir des accolades par des bras que l'on ne connaissait pas. C'était un peu comme de la violence. A un moment donné, on fermait les yeux et la technique était de se toucher. A la fin de la formation j'étais un peu déprimé. J'ai dit : "Vous savez, dans mon pays c'est gratuit. On se touche, on s'accueille dans les bras sans avoir besoin de faire des analyses, ni d'avoir de justification".

Si la technique la plus développée chez vous c'est celle-là, c'est parce que votre pays est malade de l'émotionnel. Vous êtes très riches dans ce que nous sommes pauvres. Technologiquement, l'Europe et la France, bravo ! Mais au niveau de l'humain, de l'affect et de l'accueil vous êtes très pauvres.

L'Indien en moi a donc toujours été fier de l'être. Je suis arrivé comme un Indien sans plumes et quand je rentre je suis fier de mettre des plumes.

J'avais l'impression que l'Europe formait des grosses têtes, mais en oubliant que cette tête a un cœur qui a besoin de ressentir, des jambes pour marcher et des mains pour construire.

Propos recueillis par Georges Didier



Bibliographie :
L'Indien qui est en moi
 Jean-Pierre Boyer et Adalberto Barreto
 Ed. Descartes et Cie
 188 pages, 15 euros



Dialogues en Humanité sous les arbres les 6, 7 et 8 Juillet 2007 à Lyon (Parc de la Tête d'Or).

L'esprit des dialogues : 7 défis se présentent aujourd'hui à l'humanité : l'humanité face à la pauvreté, l'humanité face à la guerre, l'humanité face au défi écologique, l'humanité face au dialogue des cultures, l'humanité face à la révolution du vivant, l'humanité face au risque d'une crise financière, l'humanité face à la démocratie et à sa propre inhumanité.

Echanger autrement : le contenu des échanges est très important, la manière dont nous échangeons est tout aussi importante, car elle permet d'augmenter la diversité des personnes qui échangent et la qualité de ce qui est échangé. - *Les "passeurs" et l'égalité de la parole :* Afin d'explorer les leviers et obstacles sur notre chemin vers plus d'humanité, nous avons réuni des scientifiques, des artistes, des "sages", des décideurs politiques et économiques, ainsi que des représentants des principales traditions spirituelles du monde entier, pour les inviter à engager un dialogue "à hauteur d'homme" avec un large public, un vrai dialogue susceptible de dépasser le clivage traditionnel entre "sachant" et "apprenant", entre expert et citoyen, sur des sujets qui engagent notre avenir collectif. - *Au delà de la parole :* L'échange s'effectue au-delà de la parole, car le "faire" et le "ressenti" permettent souvent de mieux prendre conscience de nos comportements que le "dire". C'est pourquoi les ateliers et tous les moments qui ne privilégient pas la parole sont particulièrement importants. Ils permettent de développer le registre du sensible, tant dans le rapport à l'autre que dans le rapport à soi ou à la nature.

Les "règles du jeu" : Ne soyons pas étonnés de voir émerger des règles, même dans un espace de parole libre car : "Toute assemblée a ses lois, la palabre a les siennes ; elles sont simples. Chacun à son tour est invité à s'exprimer ; tous ont le devoir d'écouter jusqu'au bout, sans interrompre ; nul n'est laissé pour compte. Il n'est pas nécessaire qu'un jugement soit porté (...). Après avoir siégé, tous peuvent repartir en paix, un pas est franchi" (Michel Bonemaison (directeur du Musée Africain de Lyon)).

Règle n°1 : liberté de propos Règle n°2 : bienveillance, (écoute et respect de soi, de l'autre, de la nature) Règle n°3 : égalité de tous devant la question humaine.

Le programme : un défi par jour : **Vendredi 6** le défi écologique ou construire sa vie (production, consommation...) face aux riches écologiques.

Samedi 7 : les logiques de paix ; ou construire des logiques de paix face aux logiques de guerre (économiques, sociales, militaires, culturelles, religieuses,...).

Dimanche 8 : le défi démocratique, ou construire des espaces de qualité démocratique face aux logiques autoritaires.

<http://dialoguesenhumanite.free.fr>

Patrick Viveret, Faouzi Skali (Maroc), Siddharta (Inde), Christel Hartmann-Fritsch (Allemagne), Vivian Labrie (Québec-Canada), Pierre Rahbi, Tahirou Diao, Gérard Collomb (Sénateur Maire de Lyon), Philippe Marcel (Président de la Holding ADECCO), Wangari Maathai (prix Nobel de la paix 2004-Kenya), Thierry Thouvenot (WWF) etc...